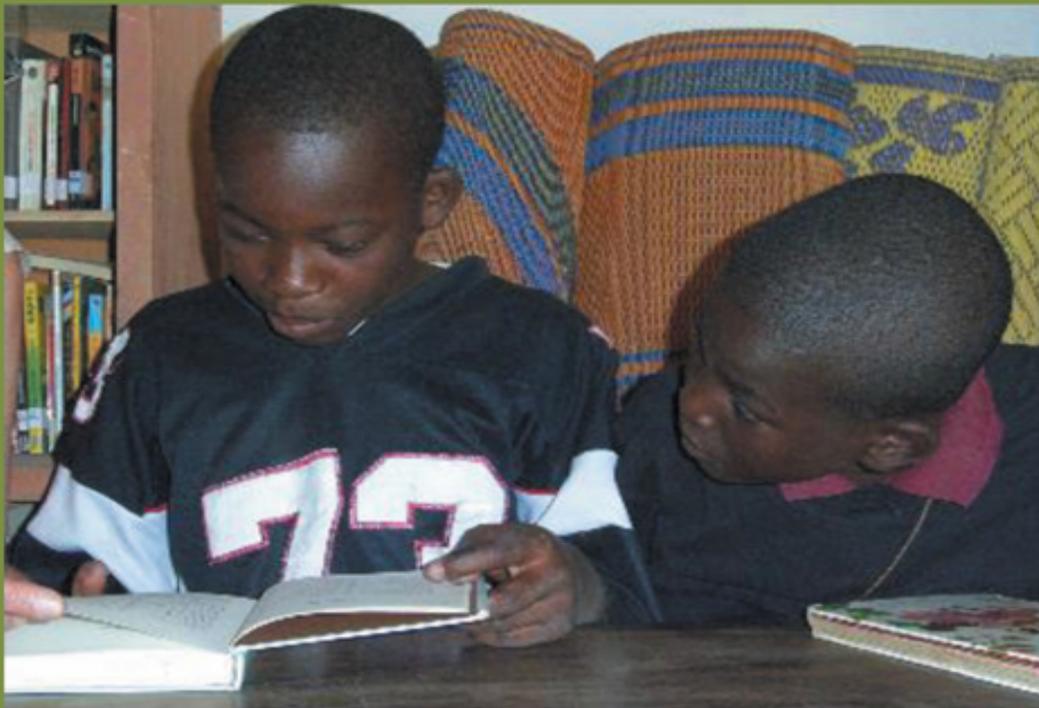


Marie Joly et Jean Bernard Joly

LE MALI QUE J'AIME

33 ans de visites de coopération à Ségou



Du même auteur

Le Viêt Nam que j'aime - tomes I et II,
Mon Petit Editeur 2015

Les contes pour Leïla - Ahmed
Avec Sophie FORAY
BoD 2017

À Alou Traoré, En souvenir de l'amitié fraternelle qu'il nous a
témoignée.

À Abdoulaye Keita

En poursuivant l'amitié confiante d'Alou, il est maintenant
l'âme et le moteur des actions de la Fondation Leïla Fodil à
Ségou.

Et à tous ceux, petits et grands, qui, au Mali et en France,
nous ont ouvert leur cœur et nous ont permis de découvrir
et de réaliser ce qui méritait d'être fait ensemble.

*Je pense qu'à chaque époque on peut avoir une vie
intéressante et utile. Ce qu'il faut, c'est ne pas la gâcher et
pouvoir se dire : « J'ai fait ce que j'ai pu. » C'est tout ce
qu'on peut exiger de nous et c'est aussi la seule chose
capable de nous apporter un peu de bonheur.*

Marie Curie

Table des matières

COMMENT NOUS AVONS FAIT CONNAISSANCE

Ma première visite à Ségou

LA PREMIERE BORNE FONTAINE

JOCELYNE ET MOI AVONS FAIT LE PREMIER BILAN SANTE

Le Mali

HISTOIRE DU MALI

LA VIE AU MALI

L'ISLAM AU MALI

Ségou

HISTOIRE DE SEGOU

L'OFFICE DU NIGER ET L'AGRICULTURE MALIENNE

La vie à Ségou

MAMOUTOU DAOU, PRESIDENT DU COMITE DES JUMELAGES

À SEGOU EN JUILLET 1986

LA MARCHANDE DE PAMPLEMOUSSES

LES ORDURES

LE GRAND MARCHÉ DU LUNDI

LE SOLEIL DE SEGOU

SEGOU EST AUSSI UNE VILLE CHARGÉE D'HISTOIRES ET DE
LEGENDES

DERRIÈRE LE FLEUVE

L'EDUCATION SANITAIRE

Kani Kané

La création de documents

DIAPOSITIVES ET AFFICHES

LES CHANSONS D'EDUCATION SANITAIRE

Formation des sages-femmes aux soins des nouveau-nés asphyxiques

LE FILM « LA VIE ENTRE LES MAINS »

Formation des accoucheuses traditionnelles

LE MANUEL D'OBSTETRIQUE EN BD

L'ENSEIGNEMENT AUX AT

LA SUPERVISION DES AT FORMEES

HISTOIRES PEUL

LE CONGRES DE BIARRITZ

KANI A L'INSTITUT DE FRANCE

L'espace des naissances

MARIE RACONTE

LE VOYAGE À KOUDOUGOU

Le centre de santé Famory Doumbia

LA MATERNITE DU CENTRE FAMORY

LA RADIOSCOPIE

LES LABORATOIRES

LES MEDICAMENTS

LA NUTRITION ET L'ECOLE DE JEUNES FILLES DE BANANKORO

LA FETE DES LEPREUX

ALOU TRAORE ET SA FAMILLE

Mon ami Alou

LE *GREN* D'ALOU

LE GRI GRID'ALOU

LE MALIEN DU NIGER
ALOU AVAIT DES PRETENTIONS D'AGRICULTURE
ALOU ET LA FONDATION LEÏLA FODIL
LA MALADIE D'ALOU
ALOU TRAORE EST MORT !

La famille d'Alou

LUCIE
KADIATOU
LALLA
BA SEYDOU
MODIBO
L'HISTOIRE EXTRAORDINAIRE DU « MONSIEUR »
OUMOU
BABA

Alou nous a invités chez lui

LA CHAPELLE SAINT GABRIEL
HISTOIRE DE SOLO, LYCEEN HEBERGE PAR ALOU
LES « INVITES »
DES MAGICIENS
FEVRIER 2004, L'ANNEE DES TRAVAUX
EN OCTOBRE 2004
LE CHAT A MANGE LA LUNE
LES NOIX DE KOLA
LES FÊTES EN FAMILLE

LES RENOVATIONS HOSPITALIERES

L'hôpital de Ségou

LE DOCTEUR FELIX SIDIBE

LA MATERNITE EN 1983 ET SA RENOVATION

LA PEDIATRIE

LA DENTISTERIE

LA CHIRURGIE

Les hôpitaux de San et de Markala

MATERNITE DE SAN

MATERNITE DE MARKALA

ÉQUIPEMENT DES MATERNITES ET SUIVI

SERVICE DE PEDIATRIE DE L'HOPITAL DE MARKALA

La maternité de Mima Tall

Konodimini et Fanta

FANTA DIAKITE

La maternité de Pelengana

Ségou Koro

L'hôpital de Niono

NOS ENFANTS A SEGOU

Avril 1998 : Dix jours d'Agnès dans la concession de Papa-Alou

André à Ségou :

1986

1994

Isabelle et Matthieu Kowalski 1995

L'ECOLE POUR LES ENFANTS DEMUNIS

Abdoulaye Keita

LE LIEVRE ET LA HYENE

SALIM

Les élèves

LES HANDICAPES

L'ECOLE SAINTE MARIE DE BLOIS

MA FILLE,

Histoires d'élèves

AMINATA MAÏGA

HAWA

L'ENFANT QUI VOULAIT ALLER A L'ECOLE

MOHAMED DICKO APPREND A LIRE

LES JUMELLES ET LE SCORPION

L'école de Hamdallaye

LE VOL DU BATTANT

LE TRES GROS CHANTIER

Les bibliothèques

L'école des aveugles

LES ENFANTS DE LA RUE

L'ENFANT DE LA RUE

LA PRISON

LE MOULIN DE LA PRISON

LES ECOLES PROFESSIONNELLES

Le Centre d'enseignement Technique Industriel CETI

L'ETAT ACHETE LE CETI

SAYO COULIBALY, ANCIEN ELEVE DU CETI

MODIBO COULIBALY

MAMEDI GAKOU

NOTRE VISITEEN 2015

Vicenta Maria

LES INFIRMIERES

LES COUTURIERES

Le Centre Agropastoral de Ségou

FANTA

KANI

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Octobre 1987

Novembre 1988

Novembre 1992

Le Sheraton de Bruxelles

Retour mouvementé

Niono

Le voyage vers Djenné

Djigo

24 Janvier 2012

Un deuil à Ségou

CONCLUSION

Introduction

En 1983, quand le comité des jumelages d'Angoulême m'a proposé de participer aux actions qu'il envisageait avec la ville de Ségou, deuxième ville du Mali, je n'imaginai pas que j'y reviendrais chaque année, une ou deux fois, pendant 33 ans.

Ce pays était alors classé parmi les pays « en voie de développement ». 35 ans plus tard, en 2017, ce pays est, comme beaucoup de pays d'Afrique, l'objet des intérêts et des convoitises internationales, malgré les événements tragiques qui secouent le Nord et la peur des attentats.

Mais il reste un des pays les plus pauvres de la planète.

Marie mon épouse et moi, dans le cadre de la Fondation Leïla Fodil que nous avons créée avec nos enfants en 1992, avons tout réalisé ensemble. Marie a donné aux actions la touche féminine et familiale dont elle a le secret. Elle a pris en charge l'organisation, la gestion et le suivi des actions. Tout ce qui a été fait l'a été avec elle. À Ségou, on l'appelle « Maman ».

De mon côté, j'ai pu transmettre au Mali mes connaissances de pédiatre à ceux qui en avaient le plus besoin.

Nos enfants ont tous les trois partagé ces actions, rencontrant nos amis sur place quand cela leur a été possible et participant activement à faire vivre avec nous la Fondation Leïla Fodil.

Nous n'imaginions pas que nous rencontrerions tellement de Maliens désireux de créer des liens de coopération dans

lesquels l'amitié et l'amour du pays seraient la base de nos rencontres.

Quelques personnes sont devenues des amis fidèles. Comme telles, elles nous ont fait connaître la ville de Ségou et ses environs, ses habitants dans leurs préoccupations quotidiennes.

Alou Traoré, Abdoulaye Keita, Kani Kané, et ceux qui les entouraient, nous ont fait comprendre que la santé physique n'était que le support, indispensable certes, de la vie.

Nous conduisant de concession en concession, de village en village, Ils nous ont fait rencontrer les agents de santé les plus humbles, les acteurs de base de la vie sociale, et surtout les habitants des quartiers pauvres, dans lesquels les couleurs de la misère ne peuvent être vues comme une image de tourisme.

C'est ainsi qu'après plusieurs années pendant lesquelles l'attention de la Fondation Leïla Fodil s'est centrée sur l'amélioration des conditions de soins par des rénovations hospitalières, ils nous ont proposé de diriger nos efforts vers la scolarisation et la formation professionnelle des enfants des familles les plus pauvres qui occupe maintenant toute notre attention.

Nous avons souhaité que les actions entreprises soient toujours menées sur place par des Maliens de Ségou. Nous leur avons fait confiance et nous n'avons jamais été déçus. Alou Traoré, malheureusement mort cette année, a été le premier correspondant de la Fondation. Abdoulaye Keita l'a aidé dans sa vieillesse et maintenant prend en charge, avec Rokia son épouse et Daouda Tangara, la tâche oh combien difficile du recrutement et de la surveillance des 400 jeunes que la Fondation aide.

Nous avons voulu dans ce livre relater les actions de la Fondation et aussi, en les replaçant dans le contexte des lieux et des moments, vous faire partager des histoires, des

façons de vivre de nos amis, dans un esprit de meilleure connaissance que permet l'amitié sincère qui nous lie.

Ne cherchez pas trop une suite chronologique. Ce n'est pas un compte rendu. Le temps n'a en effet pas la même signification au Mali qu'en France. C'est pourquoi les souvenirs d'année en année se mélangent parfois. Car c'est cette amitié, qu'il faut noter plutôt comme de l'amour, qui nous a toujours guidée dans ce travail dont la durée est inscrite profondément dans nos cœurs.



Carte du Mali éditée par l'Ambassade de France à Bamako.

Comment nous avons fait connaissance

J'ai connu Ségou à l'auberge de jeunesse de Bourginès à Agoulême.

C'était en 1983. Un repas réunissait les membres du comité des jumelages et le Maire de Ségou. J'étais assis à sa droite.

Dianka Bandiougou était vêtu d'un grand boubou blanc, une toque de la même couleur, des chaussures blanches de cuir cousu. Son visage traduisait son origine Peul. Ses traits fins, ses yeux mobiles et son regard pénétrant exprimaient son attention extrême et son souhait de mémoriser tout ce qui se disait. Il ne supportait pas la pauvreté de Ségou la deuxième plus grande ville de son pays et son écartement des circuits internationaux. C'est pourquoi il avait voyagé afin de chercher une ville avec laquelle il aurait pu établir des relations.

Les Etats Unis l'avaient séduit. Leur richesse permettrait de recevoir beaucoup d'argent, mais cela ne lui suffisait pas. Instituteur ayant exercé pendant plus de 20 ans, il avait acquis une culture générale qui lui indiquait que l'argent ne faisait pas tout ; que des relations humaines devaient se fonder sur une culture accessible et supportable.

Il n'avait pas trouvé non plus en Europe un pays dont le fonctionnement convenait à ce qu'il imaginait pour sa ville.

Et puis, il y avait eu la visite d'Alain Bussac et de Christian Mousset. Ces deux amis circulaient au Mali à la recherche, l'un d'objets et de traditions l'autre de musique, À Ségou, ils avaient écouté l'orchestre « Super Biton », avaient été

séduits par ses rythmes et par son enthousiasme, ce qui les avait conduits à rencontrer Dianka Bandiougou avec lequel des liens d'amitié s'étaient aussitôt créés.

Alors, pourquoi pas choisir Angoulême comme ville jumelle ?

Jacques Leroussaud, alors président du Comité des Jumelages, qui avait fait un voyage à bicyclette au Mali dans sa jeunesse, et Jean Michel Boucheron, le Maire à l'époque, s'étaient montrés enthousiastes.

Il fallait se connaître.

Après ce repas, un groupe de travail a été créé au Comité des Jumelages.

Ma première visite à Ségou

Une délégation a été envoyée à Ségou pour jeter les bases du jumelage entre nos deux villes. J'ai eu la chance d'en faire partie. Jocelyne Bégaud, sage-femme chef de la maternité de l'hôpital et moi composions la commission santé. Il y avait aussi les commissions agriculture, économie, culture, femmes, ville. Nous étions une quinzaine, jeunes, enthousiastes de la découverte de ce pays rempli d'histoire, et dont la pauvreté nous laissait présager des actions de développement à réaliser avec des correspondants Ségoviens.

À la descente du car qui nous menait de Bamako à Ségou, un bel homme vêtu d'un grand boubou qui le rendait encore plus digne, m'a accueilli : « Bonjour, je suis Alou Traoré, adjoint au Maire, président de la commission santé. » Avant notre départ et pour préparer le voyage, nous avons déjà échangé par courriers. Je savais qu'il était instituteur, qu'il avait trois femmes et que je saurais en faisant leur connaissance combien il avait précisément d'enfants.

Trente ans plus tard, Alou et moi sommes restés amis, liés par les échanges familiaux, les actions du jumelage, puis celles de la Fondation Leïla Fodil, dont il est devenu le premier correspondant. Il a continué encore jusqu'à sa mort récente, de seconder Abdoulaye Keita, pilier de la Fondation à Ségou. Ce sera raconté plus tard.

Nous étions logés au « Pied à terre », logement destiné à accueillir le Président de la République quand il venait à Ségou.

Au bord du fleuve, les chambres entouraient un patio, il y avait des pièces communes de réunion. Tout cela devait être

coquet du temps de la colonisation, mais sans entretien depuis l'indépendance, les portes ne fermaient pas, les sanitaires n'en avaient que le nom, les tuyauteries fuyaient ou n'avaient pas d'eau, mais c'était le seul endroit public permettant de recevoir une délégation.

Les repas étaient confectionnés sous la direction de Cheik Oumar Coulibaly, ancien cuisinier des colons, qui nous a préparé des merveilles cuites sur un feu de bois à l'extérieur. Vous en entendrez parler souvent dans ce récit. Il avait toujours auprès de lui un vieil ami qui lui faisait ses comptes et buvait le thé avec ceux qui le voulaient bien. De thé en thé, j'ai appris que cet homme insignifiant en apparence, était un ancien maire de Ségou, ancien militaire commandant de bataillon. Il avait participé à un début de complot contre Moussa Traoré, président du Mali entre 1968 et 1991. Mis en prison pendant cinq ans dans des conditions qu'il qualifiait de bonnes, meilleures que celles des autres conjurés. Il avait beaucoup voyagé : aux USA, en Russie, en Ouzbékistan, en Allemagne. Il racontait que les Russes n'avaient jamais vu de Noirs. Ils questionnaient les Maliens sur la façon de vivre dans leur pays, croyant qu'encore sauvages ils habitaient tout nus dans les arbres. Un des Maliens a alors pris un dictionnaire et l'a feuilleté lentement devant eux, semblant chercher quelque chose. À la lettre B il trouva la photo d'un baobab. Se tournant vers les Russes, il leur montra cette image : « Vois-tu cet arbre ? C'est un arbre énorme de chez nous. C'est dans un arbre comme celui-là que se trouve l'ambassade de ton pays dans le nôtre. »

Nous étions au calme, entendant pendant la nuit les cris des énormes chauve-souris qui colonisaient les Caïlcédras bordant le goudron intérieur¹. Dans la journée, les enfants les chassaient avec des lance-pierres pour en faire un petit repas cuit sur des feux de braises.

Les appels à la prière de l'aube n'étaient qu'une chanson lointaine, rappelant seulement que nous étions en ville et que l'Islam était la religion d'Etat.

Chaque commission de la délégation d' Angoulême était invitée chaque matin, après le repas, à travailler avec son homologue Ségovienne.

Nous étions conduits en voiture dans les établissements que nos hôtes voulaient nous faire connaître. J'avais pris l'habitude de m'asseoir à côté du chauffeur, ce qui me permettait, non sans frayeurs, de bien voir ce qui se passait dans la rue, car la circulation était totalement anarchique. Ce chauffeur portait à sa bouche des petits morceaux qu'il croquait. Il m'a appris que c'était de la noix de kola. Cette noix importée de Côte d'Ivoire a une grande importance dans les relations sociales. Pour l'heure, cela lui servait d'excitant, lui évitant les envies de sommeil. Comme nos nuits étaient courtes, et qu'il voyait chez moi des signes de fatigue, il m'a dit : « croques-en un peu, laisse le morceau dans un coin de ta bouche et reviens-y de temps en temps. » Ce que j'ai fait. C'est un peu amer. Je n'y ai pas prêté attention. La matinée s'écoulait, les visites se multipliaient. J'avais soif d'en savoir plus. Mais vers 14 heures, mes compagnons m'ont supplié de rentrer. Ils avaient faim et étaient épuisés. C'est seulement à ce moment que j'ai compris pourquoi je me sentais si bien ! C'était la kola. La délégation a bien ri en nous voyant rentrer si tard pour le repas de midi.

Les échanges entre nous pouvaient avoir lieu pendant les repas ou le soir, si la fatigue permettait une petite veillée. Ce n'est en fait qu'au cours des réunions plénières que j'ai pu apprécier les travaux des autres commissions.

Il est d'emblée apparu que, pour nos amis Ségoviens, la création d'un « jumelage coopération » devait être l'occasion de recevoir des dons matériels importants

permettant de faire sortir la ville de sa pauvreté et de sa léthargie. Il y a eu ainsi, dès le début, un malentendu qu'il a fallu corriger lors de chaque réunion, au risque de décevoir, par notre aveu de l'absence d'argent en quantité suffisante pour satisfaire tous les besoins et les demandes par ailleurs parfaitement justifiés.

Le fonctionnement du Comité des Jumelages de Ségou était complètement différent du nôtre. C'était un organe dépendant de la mairie, financé par elle, et donc traduisant les souhaits du conseil municipal. Le comité des jumelages d' Angoulême était une association qui se déclarait indépendante, tout en bénéficiant des subventions de la mairie. Jacques Leroussaud président du comité des jumelages d'Angoulême, défendait cette indépendance, rare parmi les jumelages français. Monsieur Mamoutou Daou, président du CDJ de Ségou, avait parfaitement compris cette différence. N'ayant aucune ressource autre que celle que la mairie lui accordait, il tentait de concilier les deux points de vue.

Mais la pauvreté sortait de toutes parts. Nous ne nous en rendions pas bien compte, reçus comme des princes, entourés d'égards, de sourires, transportés par les véhicules de la mairie ou par un car loué ou probablement prêté par un riche commerçant. J'ai eu un choc lors du voyage de retour à Bamako. Arrivés le soir tard, nous avons passé la nuit dans un hôtel assez rudimentaire situé à côté de l'ancien aéroport. Quartier sinistre, sans environnement. La nuit nous a envahis. Le lendemain matin, éveillé tôt, j'allais dans la salle à manger. J'y trouvai le président Daou, assis et dormant les coudes sur la table, manifestement épuisé. Il me demanda si j'avais bien dormi. Je n'ai pas osé lui dire l'inconfort du lit dur. Quand je lui ai demandé comment il avait dormi, il m'a dit : « Dans la voiture du Maire. - Mais pourquoi ? - Il n'y avait pas assez d'argent pour me payer une chambre ! »

Notre délégation, hormis le groupe santé composé de Jocelyne Bégaud et moi, était formée de plus jeunes, compétents chacun dans son domaine : enseignants, techniciens, mais pour la plupart nourris de l'idéologie socialiste issue de mai 1968 et persuadés que tous les maux du pays étaient dus à l'esclavage et aux actions des colonisateurs, en oubliant que le Mali était indépendant depuis vingt ans. Ils croyaient aussi savoir ce qu'il fallait proposer à nos interlocuteurs et même comment il fallait le faire. Il s'est ensuivi des situations dont ils ne voyaient pas toujours le caractère ridicule.

Un jour, j'assistais à une réunion du groupe agriculture, dans la banlieue de Ségou. Assis à l'ombre des arbres, la discussion devint animée. Les agriculteurs délégués de Ségou tentaient de faire comprendre à ceux d'Angoulême que cultivant leur terre depuis des générations, ils avaient une certaine expérience. La délégation d'Angoulême voulait revenir en France en ayant réalisé une action de développement. L'achat de plusieurs attelages de bœufs et de charrues a été conclu. Un an plus tard on nous affirma que les bœufs, malades, étaient morts. Je levais les sourcils. La réponse est venue avant la question : « Heureusement nous avons pu les manger avant. » Quant aux charrues, elles étaient inutiles, chaque village en possédant au moins une. Selon la coutume elles étaient prêtées à tour de rôle.

La première borne fontaine

Pendant notre séjour, le groupe « Ville » s'activait. La question de l'eau leur avait sauté au visage. Jean Pierre Delvalle et Fili Doumbia, l'agent voyer de la ville de Ségou, deux compères devenus amis, ont mis en fonction une borne fontaine !

Au Pied à terre, nous disposions d'eau courante. Certes, les robinets ne fermaient pas bien, les fuites étaient partout,

mais l'eau coulait et nous permettait des douches bienfaisantes et une boisson sûre.

La ville de Ségou était alimentée en eau par un puisage dans le Niger, puis traitée et stockée dans un château d'eau. Cette installation avait été faite par une ONG allemande il y a quelques années. L'eau sortant de l'usine de traitement était bonne à boire. Mais la distribution dans la ville était très faible. Des canalisations avaient été placées, mais elles n'aboutissaient sur aucun robinet. Les habitants tiraient l'eau de consommation des puits dont chaque concession était pourvue. Leur profondeur n'atteignait pas 10 à 15 mètres, niveau de la nappe d'imbibition du fleuve Niger. Comme chaque concession² disposait aussi de latrines, simples puisards creusés au voisinage des puits, l'eau tirée était polluée au dernier degré. Des âniers allaient remplir au fleuve des fûts de tôle fixés sur le plateau de leur charrette. Ils vendaient cette eau polluée par les déjections humaines, les toilettes, les vaisselles, à ceux qui n'avaient pas de puits. De nombreux petits enfants mouraient de diarrhée avec déshydratation. En boire un verre condamnait les européens à une crise de diarrhée sévère. Au cours de nos visites dans les familles, on ne nous donnait jamais à boire de cette eau.

Après avoir disparu pendant quelques jours, Jean Pierre et Fili ont annoncé : « Nous avons créé une borne fontaine. » Ils avaient fait un trou sur une des canalisations de distribution, maçonné une borne et placé un robinet.

Un an plus tard, il y en avait dans plusieurs quartiers. Les habitants venaient y chercher de l'eau pour la boisson. Ils la payaient quelques centimes par seau, ramené à la maison triomphalement en le portant sur la tête.

Dès qu'il y eut suffisamment de bornes fontaines pour approvisionner la plus grande partie de la ville, le maire émit un décret interdisant d'aller puiser de l'eau au fleuve. Il a fait disposer des policiers sur les berges pour confirmer

l'application de son décret. Quinze jours plus tard, l'effet s'en fit sentir. Les mères de famille virent diminuer les maladies diarrhéiques de leurs bébés. La mort avait été repoussée.

La gestion des bornes fontaines a provoqué beaucoup de tentations de récupération et d'enrichissement. Actuellement, chaque fontaine est surveillée par un fontainier chargé de récolter le prix des seaux d'eau. Le robinet est accessible quelques heures chaque jour sous sa surveillance.

Ce fut la première action de coopération entre nos deux comités de jumelage et celle qui a donné le plus de bien aux ségoviens.

Jocelyne et moi avons fait le premier bilan santé

Jocelyne et moi avons regardé les misères et les désastres que nos amis nous montraient. Je me dois de les décrire sans trop de détails afin que vous compreniez bien la situation.

L'hôpital portait le nom de Nianankoro Fomba, médecin directeur de la santé du temps de Modibo Keita, qui avait laissé un très bon souvenir par sa disponibilité, son attention aux pauvres et sa compétence. Alou a donné à son premier-né avec Kadiatou le prénom de Nianankoro, dit Baba.

Maria Blanca, Cubaine, anesthésiste, nous raconta :

« Peu de temps après l'indépendance et la rupture avec la France, le président Modibo Keita avait demandé une aide au président cubain, qui la lui avait accordée. Ainsi, environ 100 médecins et soignants ont été envoyés et répartis dans les cercles. Il y en avait à Ségou, à Bla, à Baraoueli, à Niono. Beaucoup étaient dans des centres dépourvus d'électricité. Ils recevaient leur paye à Cuba. Au Mali, ils devaient recevoir une indemnité de 8 € par jour pour leur nourriture.

Ils étaient logés de façon collective. L'indemnité n'a jamais été payée par le Mali. C'est le président de l'Afrique du Sud qui a eu pitié et a payé. Ils étaient considérés comme moins que rien, ils ne pouvaient rien dire. »

Habitué à nos hôpitaux français dans lesquels on nettoie « même ce qui est propre », nous avons été effarés par la vétusté de locaux non entretenus, dont la saleté ne semblait pas inquiéter le personnel. L'odeur repoussante du service d'urologie, siège de toutes les misères urinaires des complications de la bilharziose, des fistules et de l'absence de nettoyage, nous a fait reculer. Dans le couloir conduisant à la radio, un homme gémissant, complètement nu, était couché sur le sol, injurié par ce qui devait être des policiers. « Venez, ne vous attardez pas, c'est un prisonnier, un fou ! »

Comment le chirurgien russe pouvait-il oser opérer revêtu d'une casaque maculée par plusieurs opérations ? Nous avons vite compris pourquoi, pendant les réunions de synthèse de notre groupe, les demandes revenaient incessantes : « Aidez-nous à construire des salles d'opération, d'accouchement, équipez-nous d'une radio, d'un laboratoire, rénovez la dentisterie ! »

Attristés, honteux, nous nous demandions comment nous avons osé venir les mains vides, donnant l'impression que le jumelage ne serait que des manifestations d'amitié réciproque.

Heureusement, voyant notre désarroi et aussi notre intention de bien faire, nos correspondants ont pris la patience de bien nous expliquer leur situation et nous ont laissé le temps de réfléchir. Nous avons appris à nous regarder tels que nous étions : des Français éclairés de la différence considérable entre la richesse de leur pays et la pauvreté du Mali ; des Maliens compétents dans leurs domaines d'activité, mais incapables d'appliquer leur savoir par manque de moyens, même les plus simples.

Nos interlocuteurs avaient détaillé tout ce qui leur manquait. Ils pensaient naïvement que le jumelage de nos deux villes leur apporterait rapidement tout ce qui leur manquait. La liste était impressionnante. À l'hôpital par exemple, il aurait fallu tout refaire : bâtiments et équipements, entraîner le personnel à des pratiques modernes. C'était bien sûr impossible. Alors, nous nous sommes entendus pour proposer des actions ne nécessitant pas des investissements coûteux.

Priorité serait donnée à celles qui permettraient de mieux se connaître : des échanges entre techniciens dans les deux sens, la fourniture de médicaments récupérés à Angoulême.

Lors de la réunion de conclusion, notre exposé était ainsi modeste. J'étais assis à côté d'Alou Traoré. J'avais apprécié son bon sens, son calme, sa capacité à réduire les conflits.

Nous écoutions nos amis Angoumoisins exposer les conclusions des travaux de leurs groupes. La plupart laissaient transparaître une critique sans nuances de l'action de notre pays pendant la période coloniale. Chaque fois que l'un d'eux parlait de la honte d'avoir pratiqué l'esclavage, des applaudissements suivaient. Alou, à côté de moi, restait immobile. Je l'ai interrogé : « Pourquoi ne fais-tu pas comme les autres ? - Il m'a répondu : Jean Bernard, c'est très simple. Mon père était esclave. Tout jeune, il avait été enlevé à sa famille de brousse et il vivait dans une famille riche de Ségou. Quand le colonel Archinard a conquis notre ville, le premier geste qu'il a fait a été de libérer les esclaves. C'est grâce à lui que mon père est devenu aussitôt un homme libre. Malheureusement je n'ai jamais pu retrouver les origines de ma famille. Cela me manque. »

Le trajet de retour vers Bamako, avec la chaleur du voyage effectué en pleine journée, les carcasses de voitures accidentées sur le bord, dont il ne restait que le métal de la carrosserie impossible à découper sans outil spécial, tout le

reste ayant été pillé, les cadavres des animaux fauchés la nuit par les gros porteurs, a été silencieux. Nous étions tristes de quitter si rapidement Alou, Kani et les autres qui prenaient déjà une place dans notre coeur. Alou a insisté pour nous acheter du manioc et des bananes plantain. Même le grand marché de Bamako que l'on m'avait vanté pour ses coloris et son animation ne me plaisait plus. Rien ne valait Ségou avec ses murs rouges sous le ciel bleu, son fleuve, son animation, ses couleurs et tous les amis que nous nous étions faits.

Nous restions avec nos valises, notre fatigue et nos souvenirs.

Nous étions partis avec des vêtements propres, des valises ou des sacs. À l'aéroport de Bamako, la délégation avait perdu cet aspect d'occidentaux bien élevés. Nos vêtements étaient défraîchis, les pantalons parfois remplacés par des achats locaux de belle couleur, les têtes recouvertes de chèches ou de tissus, parfois d'un grand chapeau de paille de berger Peul. Les valises avaient pris la poussière. Elles ne se distinguaient plus des autres bagages : cartons récupérés çà et là, renforcés de ficelles dont il avait fallu assembler des morceaux de diamètres changeants pour obtenir la longueur suffisante. Certains avaient laissé pousser une barbe sale de quelques jours. Et puis, nous étions bien fatigués ou les intestins dérangés.

L'embarquement dans l'avion de la compagnie Air Mali, qui ressemblait à un grand perroquet vert et jaune, avait du retard. Pourquoi ? « Nous attendons que le plein de voyageurs soit fait, cela nous permettra d'acheter suffisamment de kérosène pour le voyage. »

Enfin, nous sommes partis. Notre bande joyeuse se répandait dans l'avion. Les jeunes femmes ont fraternisé avec les hôtesses. Les autres somnolaient. Le désert du Sahara déroulait sous l'avion ses étendues de sable, ses montagnes arides ; les lits desséchés des oueds confluant

en grands fleuves secs témoignaient d'un passé plus hospitalier.

Soudain, l'avion se mit à virer de droite et de gauche, comme pris de fantaisie. Il n'y avait pourtant aucun obstacle ! Les jeunes femmes de notre délégation revenant du poste de pilotage où elles avaient été invitées riaient. Les pilotes leur avaient dit : « Voyez-vous ces taches vertes, ce sont des oasis. Allons les voir. » Et ils tournaient pour mieux les observer.

Il a fallu faire une étape à Ghardaïa en Algérie pour reprendre du kérosène. Les pilotes Algériens avaient des accointances locales.

Ce fut enfin le retour à Paris puis à Angoulême.

J'airaconté à Marie et aux enfants ce voyage merveilleux, sans savoir que c'était le premier d'une série annuelle de trente ans !

Lors d'une réunion de conclusion du séjour au Comité des Jumelages, chaque équipe a présenté ses remarques et ses projets. Les explications de chaque groupe étaient accompagnées de projections de photographies d'une grande beauté.

Jocelyne et moi restions silencieux. Nous avons été incapables de photographier les misères que nous avons vues. La rénovation des outils de soin de l'hôpital et du dispensaire Famory, dispensaire de la ville, était au-dessus de nos moyens. Nous avons exprimé notre désir : mieux connaître le milieu ségovien avant d'entreprendre une action qui nous paraissait accessible : la réalisation de matériel d'éducation sanitaire.

Devant la surprise et l'étonnement de nos amis, j'ai demandé à repasser quelques photos qu'ils avaient prises et j'en ai fait une analyse médicale. « Avez-vous remarqué le gros ventre de malnutrition de cet enfant accroupi devant unealebasse ne contenant que du mil ? Avez-vous

remarqué dans l'angle de celle-ci, cet homme rampant par terre, victime d'une paralysie poliomyélitique ? Avez-vous vu les yeux rouges et couverts de mouches de cet enfant qui sera aveugle de conjonctivite ? »

Nos yeux n'avaient pas vu les mêmes choses.

Je ne l'oublierai jamais.

Il y avait évidemment beaucoup d'actions à entreprendre pour aider nos amis maliens sur le plan de la santé. J'y consacre tout un chapitre de ce livre. Mais d'abord, voyageons au Mali puis à Ségou et écoutons les contes et témoignages que nous avons pu recueillir.

¹ C'est comme cela que les Ségoviens nomment la route de Bamako à Gao qui traverse Ségou

² C'est l'habitation d'une famille. Autour d'une cour ouvrant sur la rue par un vestibule couvert ou simplement une porte surmontée d'un linteau de bois, des chambres hébergent soit une famille, soit une personne. Au centre de la cour, le puits. Dans un angle, la cuisine, simple hangar couvert.

Le Mali

Histoire du Mali

Les descendants de Lucy, celle qui vivait il y a des millions d'années dans la vallée du Rift en Ethiopie, sont arrivés dans la région vers - 45 000 ans. Ils sont passés de génération en génération par l'Égypte, la Libye, ont traversé le Sahara alors vert, pour aboutir aux environs de la boucle du Niger. Les Maliens sont peut-être les plus anciens habitants de la région.

Vers - 3 500, des Berbères traversèrent le Sahara et atteignirent Gao. Ils seraient les ancêtres des Peul.

Vers - 2 000, la civilisation du fer apparût dans la région d'Arlit et d'Agadès. Les procédés de fabrication avaient été inventés par les Hittites, en Anatolie, à 7 000 km de là.

Une voie de commerce s'est installée entre Djenné, qui s'appelait alors Djenné-Djenno, et l'Afrique du Nord, à travers le Sahara. Les Garamantes, ancêtres des Touareg, traversaient le désert avec leurs chariots tirés par des chevaux.

Les dromadaires n'ont été apprivoisés que vers + 200.

Les liaisons se sont étendues aussi à l'ouest, le long de l'océan Atlantique, vers le Maroc : commerce du fer, de l'or et du cuivre. Un conflit de prééminence a commencé entre les pays sub-sahariens et le Maroc.

La région était occupée par un grand royaume : le Ghâna. Ses rois étaient nommés Kaya Magan, c'est à dire « les maîtres de l'or ». Ils étaient riches de la vente de l'or et du

cuivre, dont le minerai venait du Maroc, et des esclaves. Ce grand et puissant royaume a duré jusque vers l'an 1000.

Entre temps, Mahomet est né en 570. Le premier musulman est arrivé à Djenné Djénno en 737. Il avait peut-être voyagé à travers le désert avec les descendants des Garamantes qui sont en partie chrétiens. La colonie de fidèles qu'il crée ne se plaisait pas dans cette ville d'animistes trop bruyante. Ils ont fondé une autre ville à 3 km de là : la Djenné actuelle.

C'est aux XII^e et XIII^e siècles de notre ère, que le Mali a été le plus riche et le plus paisible.

Soundiata Keita, 12^e fils de Naré Faghaman et de Sogolon Koné, était infirme. Il était le seul survivant du massacre de la famille royale à Diériba la capitale, par Soumangorou. Malgré son infirmité, il a vaincu cet assassin, a été nommé empereur et a fondé l'empire du Mali en 1235. Malheureusement pour lui, il est mort noyé dans le fleuve Sankarani après avoir reçu accidentellement une flèche. Mais on dit aussi qu'il a survécu, transformé en hippopotame.

Ce fut le début de la gloire de l'empire du Mali. Kankan Moussa, vers 1300, régnait sur un grand empire prospère. Ibn Batouta historien arabe, écrit que les routes étaient sûres. L'empire s'étendait depuis la mer à l'ouest jusqu'à 1 000 km à l'est de Gao. Le père de Kankan Mousa était déjà entreprenant. Il avait voulu voir de l'autre côté de l'océan atlantique. D'une première expédition de 200 pirogues ayant mis le cap à l'ouest il n'est revenu qu'une seule. Il est parti lui-même avec 200 autres pirogues et plus personne ne l'a revu. La richesse du pays était fondée sur l'or qu'on trouvait en abondance et sur la vente des esclaves, au Nord vers le Maroc et la Libye, à l'Est vers les pays au delà de la mer rouge et de l'océan indien.

Kankan Moussa partit en pèlerinage à la Mecque. Il était accompagné de 60 000 personnes. Quarante mules portaient une charge d'or qu'on a estimée à deux tonnes. La caravane était précédée de 500 fidèles musulmans porteurs d'une baguette d'or. Sa favorite qui l'accompagnait avait une suite de 500 femmes. Pendant son voyage, il a dû vendre son or pour payer ses frais. La vente d'une telle quantité a retenti sur le cours mondial du métal qui s'est effondré à Amsterdam. Au retour, il a déclaré qu'on devait construire une mosquée à l'endroit de chacune de ses haltes du vendredi. C'est ainsi qu'on a construit celles de Gao et de Tombouctou.

Après Kankan Moussa, l'empire éclata.

Il a repris de l'importance vers 1600, ce fut l'empire de Takaoum. Il a été vaincu par une expédition de Marocains venant de Marrakech à travers le désert, conduite par le général Djouder avec 7 000 hommes et 8 000 chameaux qui détruisit Gao et Tombouctou. On lui proposa 100 000 pièces d'or et 1 000 esclaves pour le voir partir, mais il refusa.

L'empire Malien est reparu au 18^e siècle. Mamy Coulibaly dit Biton a créé l'empire Bambara de Ségou en 1712. Il est enterré à Ségou Koro, « le vieux Ségou », à quelque distance de la ville actuelle. Son tombeau est régulièrement entretenu. Son fils, moins sympathique, aurait fait emmurer vivants 60 jeunes garçons et 60 jeunes filles dans les murailles de la ville. Il l'a payé en se faisant étrangler dans son bain.

Ce fut la grande et triste période de la traite. Le commerce des esclaves existait depuis toujours. Les étrangers étaient présents au Mali. Les Romains, puis les Berbères, faisaient déjà le commerce des esclaves. Ils étaient vendus à l'Afrique du Nord, à l'Égypte, aux pays à l'Est du continent. Au XVII^e siècle, les Européens cherchaient à pourvoir le nouveau monde de main d'œuvre.